

« Dites *oui* à la vie sous toutes ses formes »

Albert de Booy s'entretient avec Peter Sloterdijk

L'atmosphère art déco qui émane de l'hôtel où nous allons chercher Peter Sloterdijk fait spontanément penser au peintre Gustav Klimt et, par là même, à la famille Wittgenstein, au compositeur Gustav Mahler, au poète Rainer Maria Rilke ou encore au philosophe britannique Bertrand Russell. Une multitude hétéroclite qui surgit d'un lointain passé. Un jour, Russell, qui avait invité Wittgenstein, considéré aujourd'hui comme le philosophe le plus important du XXe siècle, alla l'attendre à la gare de Londres. Lorsque le train entra en gare, Russell s'exclama : « Dieu est arrivé ! » Propos qui révèle l'estime que le Britannique pouvait avoir pour l'auteur d'aphorismes autrichien. Peter Sloterdijk commence à acquérir une stature analogue. Aux États-Unis, il jouit d'une popularité de superstar. Les Français l'appellent « le nouveau Nietzsche ». Sloterdijk est tout simplement connu dans le monde entier.

Le philosophe a peu de temps à nous accorder, tout juste une heure pour un entretien qui va se dérouler, de surcroît, dans la voiture qui nous conduit de l'hôtel à l'aéroport de Schiphol !

L'ambiance quelque peu mélancolique de l'hôtel, le lieu de l'entretien (la banquette arrière) et la renommée grandissante de Sloterdijk ne présagent rien de bon.

Craintes vite dissipées !

Bientôt, sur la banquette arrière de la voiture, s'engage en effet un entretien particulièrement animé et agréable. Bien que fatigué par un emploi du temps chargé, c'est avec des yeux pétillants et un enthousiasme de jeune homme que Sloterdijk parle de son œuvre et de sa vision (optimiste) de l'avenir.

Critique de la raison cynique

Fils d'une mère allemande et d'un père néerlandais, Sloterdijk a étudié la philosophie, la littérature allemande et l'histoire. Son livre *Critique de la raison cynique* (1983, œuvre philosophique allemande de l'après-guerre la mieux vendue !) lui a apporté la célébrité.

Il s'agit d'un plaidoyer en faveur d'une revalorisation des visées initiales des Lumières. Dans cet ouvrage, l'auteur dresse un bilan philosophique tout en admettant que notre société occidentale est principalement fondée sur le nihilisme. Toutefois, il propose une autre approche qu'il place sous la devise : « Choisissez le côté joyeux de la vie. »

« Choisissez le côté joyeux de la vie »

De nos jours, les gens opposent au nihilisme le cynisme dans lequel Sloterdijk voit un corollaire des Lumières. Pour sa part, il considère le cynisme par rapport au kunisme* dans lequel il voit une meilleure réponse au nihilisme contemporain.

Sloterdijk ne s'occupe pas des grands problèmes métaphysiques, ontologiques et cognitifs. À propos de ces « Grands Thèmes », il affirme dans *Critique de la raison cynique* que ce ne sont – et que ça n'a jamais été –

que des échappatoires et des demi-vérités. « Ces futiles faux-fuyants élevés – Dieu, l'Univers, Théorie, Praxis, Sujet, Objet, Corps et Esprit, Signification. Le Rien – tout ceci n'est rien. Ce ne sont que des noms pour les jeunes gens, les profanes, les ecclésiastiques et les sociologues. » Ce n'est pas un hasard si Friedrich Nietzsche est son philosophe de prédilection, Nietzsche qui, en déclarant « Dieu est mort », a condamné les ersatz de toute transcendance.

Autre source d'inspiration importante de Sloterdijk : Martin Heidegger. La raison kuni- que met en avant l'absence totale de sens de notre existence. Sa valeur est symbolisée par le concept heideggérien « *Sein zum Tode* » (l'être-pour-la-mort : tout est placé sous le signe d'une mort qui nous fait signe, nous invite). L'important pour Sloterdijk, c'est de chercher à atteindre les bons objectifs en recourant aux bons moyens et non aux mauvais comme c'est le cas dans le cynisme. À propos du kunisme, Sloterdijk écrit : « L'essence du kunisme, c'est une philosophie critique et ironique de nos prétendus besoins et le fait de

rendre visible leur démesure fondamentale et leur absurdité. »

Dans un article sur Sloterdijk, R. Devos décrit le cynique de la façon suivante : « Le cynique parle de lui-même dans le sens d'une signification. Mais quand il dit "je suis comme ça", il entend "c'est comme ça". Son impertinence est fondée sur le fait que son mal fait partie d'un mal général. Le cynisme est devenu une sphère universelle, c'est l'air du temps. Sloterdijk montre comment le cynisme domine toute la société : l'armée, la politique, la sexualité, la médecine, la religion et la science. Celles-ci forment les six "cynismes cardinaux". Ajoutez-y les cynismes secondaires : la signification, la blague et le crime, le cynisme dans le domaine de l'information et le cynisme monétaire. Avec Oscar Wilde, il peut résumer : "Je ne suis pas du tout cynique, j'ai juste de l'expérience, et c'est à peu près la même chose". »

Nous avons le cynisme dans le sang, dans chacune de nos fibres, de nos cellules, dans chaque expression de notre visage. Par conséquent, la phénoménologie de la raison cynique est aussi une « psychosomatique de l'esprit du temps ».

Antihéros

Selon Sloterdijk, Diogène est un antihéros. Il ne possédait rien et refusa d'échanger sa liberté de penser contre un certain confort. Il vivait, on le sait, dans un tonneau, mais quand on lui demandait qu'elle place était la sienne, il répondait : « Je suis un citoyen du monde ». Le kunicus comme cosmopolite. Un jour, Diogène se mit à la recherche d'une lanterne... d'un être humain. Il s'était aliéné ses concitoyens qu'il méprisait et estimait que les gens difformes commettaient une erreur : ils avaient honte de leur malformation, de leur aspect animal, alors que ce sont leurs mensonges qui auraient dû leur en inspirer de même que les injustices qu'ils commettaient ou encore leur passion du lucre. Comme c'est d'actualité !

La fascination qu'inspire le kunicisme à Diogène repose sur le fait que le monde ne lui apparaît ni sous un jour absurde ou tragique, ni comme étant privé de sens ; il l'aborde avec enjouement et optimisme. Aux yeux de Sloterdijk, le kunicisme est une attitude philosophique ancrée dans une vie normale et simple. Inversement, il qualifie le cynisme de maladie morale du XXe siècle. Un jour, un ami politicien lui a dit qu'il existe une catégorie d'hommes plus odieux que le cynique : les nigauds. Avec le temps, Sloterdijk a fini par lui donner raison.



Texte : Albert de Booy et Geraldine Brandão-Vandercammen

Rédaction : Daniel Cunin

Photographie : Enith Stenhuis



Albert de Booy et Peter Sloterdijk

* Note de la rédaction : Le kunisme et le cynisme ont tous les deux la même origine, à savoir l'école philosophique grecque dont Diogène est l'un des représentants majeurs (I^e siècle avant J.-C.). Les cyniques se moquaient de la prétention des hommes de pouvoir et se méfiaient du langage abstrait de Platon. Pour Sloterdijk, le cynisme est une attitude propre aux gens qui détiennent un certain pouvoir alors que le kunisme est celle qu'adoptent ceux qui n'en ont pas. L'émancipation de l'homme, et non la pensée scientifique et instrumentale, voilà ce qui doit primer aux yeux du philosophe allemand. Ce qui importe en fin de compte, c'est l'expérience que l'on fait de la nature humaine à travers les difficultés qu'il y a à se débarrasser des images naïves que l'on a de soi et du monde. Sloterdijk nous remet en mémoire le *Sapere aude* ! de Kant : Ayez le courage de vous servir de votre propre entendement !

Sloterdijk souhaite que « les hommes exercent leurs compétences et s'enrichissent, tant matériellement que spirituellement. Dans notre monde prospère, le dénuement étant pour ainsi dire éliminé, s'enrichir consiste à élargir et augmenter ses compétences. C'est la conséquence du développement. Chez certains toutefois, le manque en arrive à faire défaut. Quand la pauvreté obnubile les gens, on voit naître des idéologies et du ressentiment qui considèrent la richesse comme suspecte ». C'est d'optimisme dont nous avons besoin et pas tant de nous soucier de survivre. On nous abreuve suffisamment comme cela de nouvelles catastrophiques.

Sloterdijk ne fait pas de place à une vérité absolue ; il n'existe pas non plus pour lui de principes éthiques de valeur universelle. Aux questions que tout le monde se pose : « Comment dois-je vivre ? », « Quelles valeurs et quels principes doivent me guider ? », il ne fournit aucune réponse définitive.

Sphères

Dans *Sphères* (son *opus magnum*), une idée de base se dégage : « être dans le monde, c'est aussi être dans une 'sphère' ». Cette trilogie, Sloterdijk l'a écrite pour corroborer et célébrer la tradition de la vie. *Sphères* traite de la « place » de l'homme dans le monde à travers les siècles. Ce terme « place » prend en compte l'espace dans la vie de chacun. C'est le « où » qui est primordial et non le « quand » Sloterdijk développe ce concept au moyen

de « microsphères », mondes vulnérables de certains couples (l'enfant et son nounours, le fœtus et l'utérus, deux amants, le saint et Dieu, le médecin et son patient). Puis il expose la façon dont ces liens intimes se prolongent

« En Occident, nous sommes devenus paresseux »

dans les « macrosphères », des espaces plus vastes : villages, villes, nations... Autant de « systèmes immunitaires » symboliques. Dans *Écume*, le troisième volet, l'auteur montre que lorsque des hommes vivent les uns sur les autres, d'innombrables petites cellules se créent, ou, pour reprendre ses termes, que la vie devient écume. Par écume, il convient d'entendre fragilité, individualisme et pluralisme. Avec la forte densité de la population, la multiplication des voitures et des produits de consommation, des chaînes de télévision et des destinations de voyage, nous créons

de l'écume. Cette écume constitue une société de masse moderne dans laquelle les personnes et les objets vivent les uns tout près des autres. L'auteur appelle cela un système « multi-chambres » dans lequel nous ne pouvons plus éviter nos semblables. À travers les parois de chaque cellule, les ménages sont à la fois liés et séparés les uns des autres. Le philosophe voit cette écume comme quelque chose de positif : « Une cellule dans l'écume n'est pas pour autant de l'écume ; une cellule seule, voire plusieurs cellules, ne résistent pas à la force de l'ensemble. » Conclusion optimiste de Sloterdijk : le système totalitaire est dorénavant impossible ; la vie se déroule dans des sphères intimes (des habitations et de cercles d'amis) où elle se réinvente sans cesse.

Du mußt dein Leben ändern

En mars 2009 a paru chez l'éditeur allemand Suhrkamp Verlag le grand essai *Du mußt dein Leben ändern – Über Anthropotechnik* (premier tirage : 50 000 exemplaires !) La première partie du titre est empruntée à un sonnet de Rainer Maria Rilke. Quand je lui demande si la philosophie a encore un avenir

(Sloterdijk a écrit qu'il aimerait voir une fois encore fleurir l'arbre de la philosophie), il se réfère à Rilke pour dire qu'il voit malgré tout le futur sous un jour positif, y compris celui de la philosophie. Dans le sonnet *Le Torse archaïque d'Apollon*, le poète décrit ce qu'il ressent alors qu'il se trouve au Louvre et qu'une statue grecque de 2500 ans lui parle avec insistance : un Apollon privé de tête et d'organes génitaux. Malgré l'absence de visage, Rilke sent le regard posé sur lui : « il n'est pas d'endroit de cette statue qui ne te voie ». Il ressent en outre un appel à changer de vie (*Du mußt dein Leben ändern*).

Sloterdijk utilise le poème comme un appel à écouter la voix qui émane de la statue de pierre. Tout comme Rilke, nous dit-il, l'homme d'aujourd'hui est désorienté.

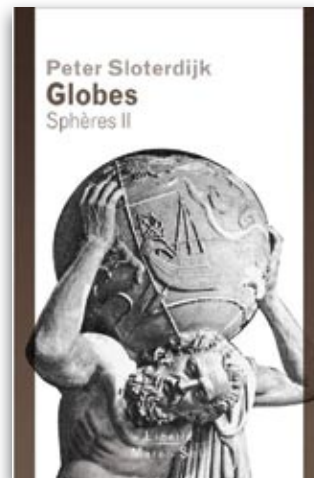
Décathlon de la vie

Dans son magnifique essai, Sloterdijk propose toutes sortes d'exercices aux artistes, mystiques, sportifs, mais aussi aux gens normaux, en vue de déployer et mettre en avant leurs capacités morales. Cela forme le terreau d'une éthique artistique, une métaphore centrale pour l'existence humaine. Il s'agit de marcher sur une corde raide ou, mieux encore, selon Sloterdijk, de participer au décathlon de la vie, sachant toutefois que nous ignorons le nombre exact de disciplines à accomplir.

L'appel au changement peut venir de partout, il se manifeste comme un impératif : *Du mußt dein Leben ändern*, ainsi que l'ont dit tous les « entraîneurs » célèbres au rang desquels Sloterdijk compte Socrate, Bouddha, mais aussi des moralistes ordinaires, des sceptiques, des prêtres et même les profs de fitness.

Anthropotechnik se veut une étude et une redécouverte d'une discipline en mesure de redresser la société antidisciplinaire. En Occident, nous sommes devenus paresseux. Si les Asiatiques débarquent, nous n'aurons aucune chance : Sloterdijk affirme qu'ils envahiraient toutes nos institutions (universités, grandes écoles, conservatoires).

Quand je relève que les trois lauréats du prestigieux concours de piano Van-Cliburn



au États-Unis sont un Coréen, un Chinois et un Japonais, il répond qu'il y a au moins 500 Asiatiques prêts à conquérir les podiums du monde. La force de l'Asie repose notamment sur un mariage efficace de la discipline et de l'ambition.

Je l'interroge sur sa vision du futur. Serons-nous de plus en plus réduits à de la matière première ? Sloterdijk répond que nous devons nous préparer à une sorte de *destiny of decadence*. Il fait allusion à Venise qui a vu approcher la fin de sa période de prospérité et de gloire. Le futur de l'Occident, il l'envisage comme une gigantesque muséification. L'âge moyen de l'homme européen ne va cesser d'augmenter ; nous sommes en train de devenir une société de vieux. La jeunesse deviendra rare, précieuse en même temps qu'elle sera peu disposée à nourrir les plus âgés.

Pourtant, Sloterdijk regarde l'avenir avec optimisme. On assistera à une prise de conscience qui fournira un cadre propice à des changements majeurs et positifs.

En guise de conclusion

Je lui demande ce qu'il pense du dualisme cartésien qui pose notamment que le corps et l'esprit sont deux choses totalement différentes. Descartes a rompu le lien entre le sujet et le monde, ce qui nous conduit à

penser « moi je suis ici et le monde est là ». « C'est à ce moment-là, a écrit Sloterdijk, qu'a surgi ce que nous appelons la "modernité" ». Le sujet se replie sur lui-même et le monde subit une objectivisation. Parallèlement se produit un mouvement contournant et nous atterrissons, conditionnés, dans « la condition postmoderne », pour reprendre la formule de Lyotard.


Le grand écart entre petites sphères protégées et énorme pression extérieure pour adhérer au « On » (*das Man*) heideggérien, pression à laquelle il est difficile de résister, conduit l'homme vers une certaine schizophrénie.

Peter Sloterdijk affirme qu'au court du siècle passé, aucun philosophe (à l'exception de quelques patriotes français) n'a pris René Descartes au sérieux. Descartes est trop simpliste. Adieu Descartes !

Réponse aussi brève qu'éloquente.

Entre temps, nous sommes arrivés à l'aéroport de Schiphol et notre photographe Enith lui demande s'il veut bien sourire pour la photo. « Comment n'aurais-je pas envie de sourire après un entretien aussi sérieux ? » lance-t-il en éclatant de rire. « Avec ou sans lunettes ? » « Avec ! »

Il nous salue avec le sourire et gagne la porte B13 pour prendre l'avion qui va le ramener à Vienne.

Un épicurien s'envole. 



Peter Sloterdijk, Fils d'une mère allemande et d'un père néerlandais, Peter Sloterdijk est un philosophe et essayiste allemand. Il a fait ses études à Munich et Hambourg, ville où il a soutenu sa thèse en 1976. Professeur de philosophie et d'esthétique à la Hochschule für Gestaltung de Karlsruhe, il est également recteur du même établissement depuis 2001. Son premier essai philosophique *Critique de la raison cynique*, publié en 1983, bat le record des ventes pour un livre de philosophie écrit en allemand. À partir de 1998, Sloterdijk commence sa trilogie *Sphères*. Plus récemment, il a publié *La Folie de Dieu. Du combat des trois monothéismes* (2008), *Du mußt dein Leben ändern* (2009) et *Globes : Sphères 2* (2010)

Contact : petersloterdijk@speakersacademy.fr